



# Les cheveux de Marie-Madeleine. Écriture et dessin

COMMUNICATION DE DOMINIQUE ROLIN  
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 15 MAI 1993

**M**a mémoire a la courbure d'un ciel étoilé de souvenirs. Certains y sont fixés dans la lointaine insignifiance de l'oubli. D'autres, au contraire, toujours vivants, me criblent de feux névralgiques intéressants à revoir un à un.

C'est ce qui s'est passé par exemple il y a deux ans à Venise, au cours de l'exposition Titien au Palais des Doges. Je n'avais pas prévu la chose. Je me laissais simplement porter de salle en salle, entraînée par la splendeur dynamique, l'éclat, la solitude et le mutisme carré de chacun des tableaux.

Soudain, sans savoir pourquoi, je me suis arrêtée net devant l'une des deux Marie-Madeleine qui figurait là. J'avais la sensation presque physique d'être mise en présence d'un vrai corps, un corps tiède, rayonnant et douillet qui cherchait à me transmettre par détour un message clandestin venu des profondeurs de mon enfance. Mon devoir le plus strict était de le déchiffrer sans hâte, à condition d'analyser l'œuvre à fond.

Marie-Madeleine se tient presque de face, à peine tournée vers la droite et la tête renversée en arrière dans l'attitude conventionnelle de l'extase. Le visage et le torse, d'une carnation ardente, se détachent nettement sur un fond de nature dont il est difficile de préciser les détails. À gauche un nuage bleu-noir est fendu de clarté lunaire. À droite on entrevoit un massif obscur, végétal ou minéral on ne sait trop.

La radieuse jeune femme occupant l'avant-plan serait nue si son extravagante chevelure d'or fauve ne la recouvrait d'un manteau torrentiel, ou plus exactement

d'un fleuve dont la source part du front et des tempes. Ça descend d'abord en finesse, contourne le relief enflammé de l'oreille qui pourrait être un fruit, un coquillage, une fleur, enveloppe ensuite les épaules et la gorge. Ça devrait en rester là, mais non. Tournant à l'angle droit, le flot se glisse entre les seins, (« boucliers provocants armés de pointes roses » écrit Baudelaire dans son *Beau Navire*), se déploie en delta effervescent au niveau du sexe, s'élargit enfin d'un affluent sauvage issu du bas des reins. Cette chevelure-là, d'une surabondance mythologique, ne peut être que le creuset d'un berceau. Il serait doux d'y être pris par un maître-sommeil où l'on retrouverait la cécité bienheureuse d'un embryon.

Le visage est très éclairé. Sous l'arc rêveur des sourcils, les yeux sont levés haut, trop haut même, révoltés à la limite, fascinés sans doute par les figures mobiles d'un drame qui se jouerait au fond du ciel. Une étincelle marque l'angle des prunelles brunes. Un trait nacré souligne le bord de la cornée. Les paupières sont rougies, dirait-on, par des larmes récentes, larmes de joie ou de peine, rien n'est sûr. Le nez est enfantin. La bouche à peine entrouverte sourit sans sourire.

Le premier réflexe est d'admettre chez cette femme un principe d'innocence. Mais aussitôt après, on la croit davantage habitée par un luxueux néant d'animalité. Tous comptes faits elle n'a peut-être rien à se dire et, par ailleurs, rien à nous communiquer en direct.

Elle s'en remet totalement au baroquisme incendiaire de sa chevelure qui serait une sorte de système nerveux second chargé des relations publiques.

Dans un geste de pudibonderie parcimonieuse, son bras droit replié en rabat une masse importante au niveau de l'épaule gauche.

Il n'est pas du tout certain que Marie-Madeleine ait l'honnête intention de la maîtriser. On imaginerait volontiers le contraire. Les doigts rosés de sa main s'écartent avec une grâce surnoisement étudiée.

L'autre bras se laisse aller jusqu'au bas du ventre, là où le poing refermé plonge à même d'autres épaisseurs d'ondulations rousses.

Pas de doute : l'attitude générale est d'une éclatante ambiguïté. Marie-Madeleine se comporte à la façon d'une lutteuse équivoque. Elle cherche à rencontrer un adversaire jusqu'alors inaccessible, ce qui est dérangeant. Elle n'espère qu'une chose : être troublée dans le rituel de sa transe. Et que ce rituel soit d'origine païenne ou sacrée n'a pas d'importance, ce sera l'un ou l'autre, elle

s'en moque. Si d'un côté elle essaie d'échapper à l'emprise de son ennemi potentiel, de l'autre elle s'arrange pour laisser à découvert ses seins magnifiques.

Stratégie on ne peut plus banale. Au lieu de n'être qu'une adepte inspirée de la contemplation, elle s'offre non sans ferveur aux jeux d'une éventuelle fiction.

Par exemple la fiction que moi la romancière lui propose. Et qu'elle accepte, bien entendu, puisque n'importe quelle femme est possédée par l'instinct du spectacle, nul ne l'ignore.

Voyons ce qui pourrait se produire mais ne se produira pas, ce serait trop beau. Sans modifier d'un millimètre sa position, Marie-Madeleine m'envoie un coup d'œil fléché en oblique. D'abord, dit-elle, je suis la Pécheresse en titre et j'en suis fière. Ajoutant aussitôt : je suis une fille de trottoir ordinaire. Une princesse nymphomane. Une écolière à qui l'on a volé son stylo. Une diseuse de bonne aventure. Une coiffeuse se mirant dans l'eau du Temps. Une actrice en mal de célébrité. Une championne de natation. Une marchande de ballons pour enfants. Une employée subalterne recevant un fax de la direction. Une droguée en manque. Une insomniaque excédée. Un Prix Nobel. Une mère pleurant son fils exilé. Une fille pleurant sa mère. Une inconsolable veuve joyeuse. Une épouse répudiée. Une folle narcissique. Elle croit en Jésus-Christ qu'elle prétend avoir trop bien connu. Elle croit au Diable qu'elle assure avoir sous-estimé. Sa vie se borne à provoquer, évoquer, invoquer, convoquer. En somme elle est une sainte.

Mais déjà, en une fraction de seconde, le regard de cette miraculée bien en chair a repris sa fixité hautaine. Elle refuse la série de mes suppositions ridicules.

Décente et discrète, elle tient la pose depuis plusieurs siècles en face d'un des plus grands peintres de l'histoire du monde. Sa candide audace de modèle suffit à le prouver. Titien savait tout cela en la travaillant à coups de pinceau sur sa toile. Et moi qui m'amuse à l'interpréter aujourd'hui à ma manière, je le sais également. Nous formons un trio d'allégresse libérée qui me contraint à pousser plus loin mon délire.

La chevelure de Marie-Madeleine est tout autre chose qu'une vulgaire parure jaillissant d'un crâne. En fait, ce soyeux ornement dont on prend toujours grand soin serait plutôt la sauvage mise à l'air de l'âme. Oui. Elle devient l'âme révoltée de ce corps-là. Elle refuse de garder enfouie une masse de secrets plus ou moins honteux. Elle se veut luxuriante et luxurieuse afin de mettre en lumière un océan

de peurs, de mensonges, de fidélités, de fourberies, d'ambitions, de mesquineries, de perversions, d'échecs et de victoires.

Finalement, que cherche à démontrer la sainte ? Qu'elle n'est plus l'inévitable prisonnière de ses angoisses. La pudeur de son geste n'est qu'une feinte assez cocasse, semblerait-il. Elle essaie plutôt de dissimuler les effets désastreux d'une psychanalyse inachevée. Elle s'en veut d'y avoir perdu son or et sa dignité. Ses péchés ruissellent en soulignant la cascade chagrine de ses remords qu'elle s'est contentée jusqu'ici de lustrer à coups de brosse et de peigne. Par conséquent sa beauté n'est rien d'autre qu'une douteuse mise en scène de théâtre. La Pécheresse demande au ciel de l'absoudre.

Après ma visite au Palais des Doges, j'ai senti que rien n'était clos entre cette femme et moi. En effet : elle m'attendait ailleurs, du côté de mon passé d'enfance. J'étais obligée de retourner en arrière de moi-même afin d'y récupérer un nouveau présent de l'indicatif, revu et corrigé par ma mémoire. J'aime la cohérence et la cohésion de toute une foule d'images que je croyais détruites. La logique articulée de leurs galaxies les remet en action au lieu de m'encombrer la tête d'astres désaffectés.

C'est donc avec une acuité d'eau-forte que je revois un moment-clé de ma toute jeune vie, lors de ma découverte de l'écriture et de la lecture. J'ai trois ans environ. Le phénomène s'est produit sans effort et sans secousse, presque du jour au lendemain. On m'a poussée de plain-pied sur l'autre versant d'un territoire inédit. Tout s'organise comme si j'étais le point de mire d'une passation de pouvoir enchanté. Je ne ressens aucune surprise. J'ai navigué jusqu'à présent dans les eaux d'un Néant joueur éparpillé. Et voici qu'une mini-révolution naturelle, en bouleversant l'équilibre des choses, m'emporte vers la lumière d'un Tout extraordinaire. Maintenant, si je veux vraiment posséder les corps concrets qui m'entourent, il ne suffit plus de toucher, goûter, flairer, regarder. Un caillou que je ramasse est tout autre chose qu'un caillou. Même histoire pour la pomme que je croque, le brin d'herbe que j'arrache, la main de ma mère refermée sur la mienne, etc. Dès lors ils ont le droit d'exister à l'écart de mes sens, en traduction libre, comme s'ils m'engageaient à servir une langue originale. Les voici métamorphosés en signes abstraits. Leur doublure en représentation s'aplatit entre les pages de

mes cahiers et de mes livres. Leur nouvelle réalité s'ouvre à deux battants sur un continent d'immensité.

Je m'y précipite en me fiant à mes intuitions. Déjà je commence à circuler dans les couloirs labyrinthiques d'un palais à ciel ouvert. L'exploration s'annonce aussi simple que bonjour-bonsoir.

Les adultes se penchent vers moi avec une curiosité concupiscente pour demander : qu'aimerais-tu faire quand tu seras grande ? Avec un aplomb somnambulique je réponds que je serai écrivain. Ce mot m'attire. Tracer des mots dans un cahier d'école est un plaisir de rondeur et d'abondance. La guirlande souple et régulière des consonnes et des voyelles se soumet volontiers à la calligraphie de mon écriture. Au lieu de rester en marge de la vie, les lettres occupent des creux de muette intimité. À qui pourrais-je expliquer, entre autres bonheurs, que tout ce qui est beau est forcément rond ? Le soleil et la lune par exemple, le corps d'un oiseau, une goutte de pluie, un nuage, un œuf, une roue, un fruit, un bol, un ballon, un cerceau, etc. Ces choses-là servent mon besoin d'être enfermée dans une sphère, protégée par un globe, une spirale, un tourbillon. Dès lors naît aussitôt ma répulsion à l'égard des angles cassants et pointus des chiffres. Je juge meurtrière, par instinct, l'indigente géométrie des lignes droites. La régularité de mon souffle (c'est-à-dire la discipline reposante des jours et des nuits) ne peut être assurée que par des volumes concaves ou convexes.

C'est peut-être la raison qui me permet de mieux jouir d'un certain climat d'esprit baignant à l'époque notre jeune famille. Mon père, attaché à la Bibliothèque Royale puis au ministère de la Justice, est fou de littérature. Ma mère, fille de Léon Cladel, donne des cours de diction dans plusieurs écoles de la ville. Elle m'apprend à réciter des poèmes. Qu'est-ce qu'un poème, là encore, sinon un prodigieux organisme de rondeurs rythmées ? Ainsi vivons-nous en état permanent de lévitation claire. Le temps lui-même nous préserve de tout effort de croissance. Cela revient à dire que la vie est un phénomène de circularité rassurante.

Quand mon père est en ville à son travail, je m'installe toute seule dans son bureau tapissé de livres. Les quatre murs sont de grandes baies ouvrant l'infini de l'imagination. À portée de ma main sur le rayon du bas est classée une collection de monographies de peintres célèbres en format réduit. Les reproductions sont en

noir et blanc sur papier couché, une odeur confinée s'en dégage. Je suis captivée tout d'abord par la féroce austérité des Primitifs Flamands, le baroquisme religieux de Murillo, la somptuosité méchante de Velasquez, les gaietés charnelles de Rubens. Mais ce qui me retient par-dessus tout, c'est l'audace ambiguë de l'œuvre d'un certain Titien, sa Marie-Madeleine. Je ne me lasse pas de l'examiner.

J'ignore l'identité de cette femme en extase. Je sais seulement qu'elle s'exprime par le biais de courbes et de modelés fuyants, et que son corps nu est presque entièrement recouvert d'une chevelure dévergondée. La seule perception dont je sois sûre, c'est que je pourrais la confondre avec ce que je connais le mieux en matière de nature : la forêt de Soignes où nous allons nous promener chaque dimanche.

Marie-Madeleine est une clairière au milieu de la futaie, elle a les bombés d'un talus, les creux d'un sentier, les nœuds enchevêtrés des racines d'un hêtre. Elle est aussi un morceau de ciel que reflète un étang.

J'aimerais qu'on m'explique le pourquoi et le comment de ma fascination.

Alors intervient dans ma vie un très singulier personnage que je nommerai par la suite — mais beaucoup plus tard — mon double. Sa main invisible se pose avec une légèreté d'ange gardien sur mon épaule. Il m'assure qu'il est inutile de raisonner sur-le-champ. Il suffit de s'abandonner sans réserve aux rondeurs incurvées de l'insouciance pour lesquelles j'ai parié dès le départ.

Ce petit fantôme d'extra-lucidité ajoute aussi que la source de mes plaisirs en forme de boucle me prépare, par anticipation, un précieux outil d'écriture.

Le simple fait de concentrer mon attention sur ce qui se passe autour de moi annonce le tracé des lettres, des mots, des phrases et des pages. Puis il conclut : ne te presse pas, sois patiente, tu as la chance d'être douée pour le dessin comme ton père. Profites-en. Sache que tes yeux prendront un jour la perçante acuité de deux crayons aussi finement taillés que les siens quand il se met au travail. Fie-toi à sa technique. Regarde-le choisir son sujet : un bois de pins, une lande, une église de campagne, une prairie. La flèche de son regard bleu pâle court d'elle-même sur les grandes feuilles de papier captant à mesure ses perceptions.

J'accepte de tels conseils à une réserve près : mon père exclut de ses paysages le moindre signe d'humanité. L'absolue vacuité d'un quelconque espace exalte sa passion pour la solitude, l'écart, le silence. En dépit du lien ténu qui va se tendre

alors entre le père et la fille (mais à leur insu), je m'applique au contraire à dessiner des visages, des silhouettes, animées ou fixes.

La vie est par conséquent ronde et belle comme prévu sans doute ?

Eh bien ce serait trop simple, trop pur, par conséquent impossible.

La vie nous guette au tournant. Elle fait brutalement basculer le clan Rolin dans l'univers taré du calcul. Nous voyons éclater notre joyeuse et dansante atmosphère en découvrant que le temps existe et n'a pas besoin de nous. Parents et enfants n'osent plus se regarder en face. On pleure, on crie, on se tait, la maison se fane. Le père s'en va. Ses beaux dessins, dont la précision veloutée collait si bien à nos rêves, s'endorment dans leurs cartons.

L'apprentissage du malheur est dur, très dur. Chacun fait ce qu'il peut, mais c'est difficile.

J'ai quinze ans. Autant dire que j'ai cessé d'être une petite fille depuis des siècles. L'heure d'un « plus tard » qu'on croyait improbable, sinon impossible, a sonné.

Mon passage à l'intérieur de cette réalité toute neuve et blessante a lieu par hasard un certain jour de septembre au bord de la mer du Nord où nous passons nos vacances. Je suis seule, assise sur la plage où le vent soulève en tourbillons le sable sec. Le monde m'a trompée. Je le déteste et me déteste aussi. Le ciel paraît collaborer à la double tragédie en train de se jouer à la fois au-dehors et au-dedans de moi-même. Les bancs de nuages ténébreux défonçant l'éclat du soleil par intermittence n'en sont que la projection matérialisée.

Cependant se fait à la minute même une illumination. Cela ressemble à une grâce que je pense mériter : elle veut contrarier à ma place l'indigent processus du désespoir. Il faut dire *non* à la très jeune morte que je suis en puissance.

La mer en froide ébullition appuie ma décision. On m'ordonne de parier désormais pour la plénitude de l'audace. La mer s'est transformée en immense terrain de langage. Elle s'auto-écrit depuis l'horizon, déroulant un texte en transe, écumeux, hérissé d'accents circonflexes, avant de s'aplatir à mes pieds. Ma prédiction d'autrefois — « j'écrirai » — m'invite à coucher désormais sur papier mes peurs, mes colères, mes doutes. La mer est une envoyée spéciale chargée de préfacier mon avenir. Ne crains pas, dit-elle en substance, de saisir dans le filet des mots les gens et les choses, quels qu'ils soient. Pas un seul d'entre eux qui n'ait une

saveur particulière, aussi bien pour sa noblesse que pour son ridicule, sa bonté, son courage, son humour, son intelligence ou sa débilité mentale. Enregistre tout dans le plus grand détail.

Sache en extraire le maximum. Montre-toi plutôt intransigeante qu'indulgente. N'aie pas peur d'imposer silence à tes scrupules. Ignore les affres de la culpabilité. Trouve un juste équilibre entre amour et cynisme. Certains de ceux qui t'entourent essaieront de t'accuser, et même de te condamner sur le plan d'une morale conventionnelle. Tu résisteras aux attaques en t'intéressant à tes semblables autant pour leurs fidélités que pour leurs trahisons. Cultive à fond les singularités ou les banalités de la psychologie. Elles t'enrichiront, même quand elles font mal. Ramasse le tout. Il n'y a pas de déchets, pas de redites. Tu finiras par comprendre que la vie est un immense dictionnaire de répétitions.

On pensera que je me laisse aller à fabuler. Ce n'est pas le cas.

Le délire de la fable et la logique de la raison sont tramés dans la même étoffe, mate à l'endroit par sagesse, brillante à l'envers par folie.

Peu de semaines après mon interlude avec la mer du Nord, je m'abandonne à son autorité en me laissant envahir puis occuper par les mots. Je les aime tous sans distinction. Ils m'appartiennent. S'ils m'évoquent tout d'abord le flux rythmé des marées d'équinoxe, ils m'ouvrent par-dessus tout l'espace inconnu d'une troisième dimension, l'espace de la musicalité. Je cesse alors presque aussitôt d'approfondir le domaine du dessin, lié, d'une certaine manière, aux douceurs de la contemplation.

Mon devoir le plus immédiat et le plus strict est le suivant : concilier mon ambition d'écriture et mes pouvoirs d'œil jusqu'à ce que les deux se fassent aussi tranchants que des couteaux. Rien qu'à inspecter tout d'abord le champ clos de mes proches — la famille, les amis —, il y a vraiment de riches matériaux. Regarder, cela signifie ne pas perdre une minute. Regarder, c'est découdre, blesser, déchirer, trouer, faire saigner, et saigner moi-même. Belles hémorragies en perspective, songe le futur écrivain.

Je compose alors, moitié par haine moitié par amour, mes premiers récits. Le nerf excitant mis à mon service est celui d'une cruauté salubre, équilibrante. Chacun de ces brefs corps de fiction, autobiographique, naît sans effort de ma

plume. Cela donne de l'appétit. La créature dite humaine est un gouffre de non-invention. On n'a qu'à traduire la masse de ses messages soi-disant codés.

Ma mère s'est placée d'elle-même au premier plan de mon enquête. Elle devient mon miroir favori d'analyse, il n'y en a pas d'aussi fidèle, d'aussi flamboyant. Le soir nous nous enfermons, elle et moi, dans la salle de bains pour y faire notre toilette. Elle m'observe pendant que je me déshabille. Devine-t-elle à quel point je l'observe aussi, elle qui reste emmitouflée dans son peignoir de pilou ? Elle se borne à retirer les épingles de son lourd chignon. Les cheveux libérés se répandent en cascades brunes jusqu'aux mollets. Ce beau spectacle me trouble. Pourquoi ? Pudique et ronde, voici qu'elle entreprend le brossage cadencé de son manteau de soie volante. Le buste se plie tour à tour à gauche puis à droite. La pièce est envahie d'odeurs chatoyantes issues du corps de cette femme encore belle qui est, ô surprise, ma mère. Sa bouche s'entrouvre, on dirait qu'elle va déclamer un poème. La tête se renverse en arrière. Le regard semble chercher à l'angle du plafond l'image de ses bonheurs perdus. Je suis partagée entre l'envie de fuir et de rester là, captive. Captive ? Bien entendu, à la fois terrifiée et joyeuse.

Entre la réalité à laquelle je colle en direct et ma vieille, vieille mémoire s'opère un singulier dérapage de vision. La Marie-Madeleine du Titien vient de rejaillir. Sa voluptueuse image, échappée d'un ancien petit livre, couvre le corps maternel. La religiosité païenne de la sainte et le puritanisme véhément de l'autre se confondent. La salle de bains exigüe où nous achevons notre toilette avant la nuit devient soudain, pendant trois secondes, pas davantage, un lieu de défoulements radical.

Par conséquent, je n'ai plus qu'à laisser maintenant se refermer mon ciel étoilé de souvenirs.

Ma visite à l'exposition Titien du Palais des Doges il y a deux ans m'a offert l'occasion de cet éblouissement. Il est loin de s'éteindre. Il ne s'éteindra jamais, je suis prête à le parier. Il continue à violenter mon esprit de toute une suite d'intuitions restées en suspens, si brumeuses même que je n'ai jamais vraiment songé à les préciser jusqu'ici.

Une de ces intuitions est reliée à l'exercice du dessin. Si je l'ai laissé de côté, c'est parce qu'il faut choisir, et j'ai choisi les mots.

Il m'arrive pourtant de reprendre mes crayons lorsque je suis frappée par la singularité de tel ou tel visage.

Autant le travail de l'écriture est une source d'efforts et d'hésitations douloureuses, autant celui du dessin semble ruisseler à ma place, là, sur le papier, à la façon d'un confortable sommeil éveillé. Et j'ai fini par comprendre où se situait l'énigme d'un plaisir aussi rassurant. Dès que je m'attaque, trait par trait, ombre par ombre, à la chevelure de mon modèle, tout se passe comme si je me rendormais avec facilité dans la chevelure de ma mère qui me reconduit interminablement vers celle de la Pécheresse repentie de ma petite enfance.

Copyright © 1993 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

Dominique Rolin, *Les cheveux de Marie-Madeleine. Écriture et dessin [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1993. Disponible sur : < [www.arllfb.be](http://www.arllfb.be) >